



HAL
open science

Les langues naturelles, objets complexes, systèmes simplexes : le cas du basque

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Les langues naturelles, objets complexes, systèmes simplexes : le cas du basque. *Linguistica*, 2015, Problématiques de langues romanes, Linguistique, politique des langues, didactique, culture, Hommages à Alvaro Rocchetti, 69, pp.55-85. hal-01816866

HAL Id: hal-01816866

<https://hal.science/hal-01816866v1>

Submitted on 15 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BOTTINEAU Didier

UMR 7114 MoDyCo - Université Paris Ouest Nanterre La Défense

didier.bottineau@free.fr

Didier Bottineau est Chargé de recherches au CNRS, affecté au laboratoire MoDyCo (Modèles, Dynamiques, Corpus) de l'Université Paris Ouest – Nanterre La Défense. Initialement formé à la linguistique anglaise et au cadre théorique de la linguistique du langage de Gustave Guillaume, il a développé un modèle d'analyse de la morphologie grammaticale, la théorie des cognèmes, sur la relation entre articulation et profils de conceptualisation. Sa recherche actuelle consiste à étendre la théorie à l'ensemble des systèmes grammaticaux formés par les langues (morphologie, syntaxe) et à faire évoluer la théorie en la reliant dans le programme de la cognition gestuelle, l'enaction et plus largement de la 4-E cognition (embodied, embedded, enactive, extended).

Les langues naturelles, objets complexes, systèmes simples : le cas du basque

Les langues naturelles se présentent comme des objets complexes à divers égards : polysémie du lexique et des constructions, multiplicité et hétérogénéité des observables, enchevêtrement des structures, variation des unités. Pourtant, les langues sont effectivement apprenables et parlables. La présente étude défend l'idée qu'une langue n'est pas un système formel, qu'il soit autonome ou symbolique et représentationnel, mais un système éthologique et comportemental simple par lequel l'humain apprend à contrôler vocalement la formation d'actes de conceptualisation élaborés et conformes à des normes sociales historiquement développées par une culture : une langue constitue une discipline vocale et une technique cognitive. Cette définition est appliquée à une langue réputée pour sa complexité, le basque, dont on présente le groupe nominal, le groupe verbal, la phrase simple et la phrase complexe en dégagant les principes dynamiques et l'ergonomie du système.

Mots clés

Langues - parole - basque - complexité - simplicité - cognition - enaction – morphologie-syntaxe

Natural languages as complex objects and simplex systems : the case of Basque

Natural languages appear to be complex objects in many respects: the polysemy of the lexicon and of grammatical constructions, the multiplicity and heterogeneity of the data, the intricacy of some grammatical structures, the formal variation of their units. In spite of this, languages are indeed learnable and speakable. This study defends the idea that languages are not formal systems, whether autonomous or symbolic and representational: they make up a simplex ethological and behavioral system by which human beings learn to control vocally the production of elaborate acts of conceptualization which abide by the social standards a culture has developed in the course of its history. A language is both a vocal discipline and a cognitive technique. This definition is applied to a language which is well known for its complexity, Basque. The analysis presents the noun phrase, the verb phrase, the simple and complex sentences, and emphasizes the dynamic principles which account for the user-friendliness of the system.

Keywords

Languages - speech - Basque - complexity - simplicity - cognition - enaction - morphology - syntax

Les langues, objets complexes, systèmes simplexes : le cas du basque

1. Cadrage théorique

1.1. La langue, un système complexe

Les langues passent pour des objets complexes pour des raisons multiples et contradictoires, différemment articulées selon les types considérés ; toute langue présente une configuration typologiquement propre de la complexité selon le cocktail de caractéristiques qu'elle regroupe parmi des traits divers dont, à titre non exhaustif, les suivants :

- la *productivité morphologique* (langues polysynthétiques comme l'inuktitut) : conjugaisons à accords multiples, prolifération des marqueurs de temps, aspect, modalité, interlocution, focalisation, catégorisation et dérivation des mots et syntagmes ; la langue apparaît comme une accumulation quantitative insurmontable pour l'apprenant.
- la *variation contextuelle des éléments formateurs* mêmes (cas du basque, illustratif de l'un des critères de Heylighen 1998 : l'interdépendance des éléments du réseau) ; les « briques » mêmes dont sont formées certaines langues varient morphologiquement par le début, le milieu et/ou la fin en fonction de divers paramétrages et relations entretenues avec les autres éléments présents dans la même phrase. En basque, une marque de première personne sujet est réalisée différemment (par sa forme et sa position) en fonction de la présence ou non d'un objet et du paramétrage spatial (présent / passé) et modal (hypothèse). En arabe, les chaînes consonantiques qui constituent les bases lexicales (k-t-b pour la notion d'écriture) sont diversement regroupées et dégroupées au gré des conjugaisons verbales.
- la *variation formelle des unités lexicales* même non agglutinantes (déclinaisons syntagmatiques surcomposées du finnois, déclinaisons multiples des langues slaves, mutations consonantiques initiales grammaticalisées des langues celtiques, fluctuation des schèmes vocaliques et variation des radicaux consonantiques des langues sémitiques...) ; cette variation peut rendre le mot méconnaissable au point de compromettre sa recherche dans le dictionnaire par un apprenant insuffisamment formé (exemple breton : *tad* « père » → *ma zad* « mon père »).
- la *prolifération des classes et sous-classes de mots* et l'indexation des traitements morphologiques afférents (genres nominaux des langues slaves, classes et classificateurs nominaux des langues bantoues, quantifieurs du japonais, particules du breton) ; il en résulte des divergences entre les présentations de ces langues par les grammaires descriptives (exemple français : faut-il considérer le *en* du gérondif *en chantant* comme un emploi particulier de la préposition, ou inventer une particule ad hoc ? en breton, un marqueur comme *a* sera traité comme particule, préposition, pronom relatif)
- l'impossibilité de réduire un marqueur à une catégorie, une fonction et un sens qui, pris ensemble, forme un tout cohérent : il existe des *marqueurs transcatégoriels*, susceptibles d'appartenir à plusieurs classes de mots (en anglais : *table* peut être un nom ou un verbe, *down* une préposition, une particule ou un verbe ; en basque : une marque possessive comme *-ko* (*etxeko atea* 'maison-de porte-la' « la porte de la maison » peut être utilisée pour formée un participe futur (*ikusiko*, de *ikusi* « voir ») ou un adjectif (*ikusitako* « vu » en fonction d'adjectif : *aitak ikusitako sagua* « la souris vue par papa » / « que papa a vue » ; des *marqueurs polyfonctionnels*, qui cumulent sous une marque unifiée plusieurs fonctions (exemple français *il marcha* : *-a* marque

ensemble le temps verbal et le rang personnel, vs *nous mange-r-ons*, qui les marque séparément) ; et des marqueurs polysémiques, dont la valeur interprétée varie considérablement selon les contextes (cas de l'imparfait français : passé avec une grande diversité de nuances, ou irréalité / hypothèse). Certains marqueurs, comme *en* français, sont à la fois transcatégoriels, polyfonctionnels et polysémiques.

- *l'originalité conceptuelle de certains marqueurs* au regard de la typologie générale (articles français, postpositions du japonais, focalisateurs des langues bantoues) : un observateur extérieur au français peut ne pas du comprendre de quoi il retourne lorsqu'on utilise les articles définis et indéfinis ; la grammaire des langues n'encode pas des catégories conceptuelles universelles, elles forment des cadre de conceptualisation parfois totalement idiosyncratiques.
- la *variation des structures phrastiques* au sein d'un type donné (interrogation, diathèse, subordination, focalisations, modes énonciatifs de certaines langues atlantiques). En breton, en wolof et en tagalog, la structure de conjugaison du verbe varie en fonction de l'élément mis en relief (agent, patient, destinataire...). L'hindi-ourdou présente un marquage ergatif du sujet agentif des verbes transitifs à l'aspect perfectif, mais un marquage nominatif aux autres aspects (habituel, progressif) : la syntaxe de la phrase et la relation du verbe à ses arguments varie en fonction de ce paramètre.
- la *faiblesse du marquage grammatical* (chinois) et l'importance de *l'implicite* (système de la personne en japonais) opacifie la relation entre les formes observables et l'interprétation qui en est réalisée.
- Le décalage entre le sens littéral suggéré par la structure et l'interprétation qui en est faite : *tout le monde ne peut pas en dire autant* devrait signifier que personne ne peut en dire autant (vs anglais : *not everybody can say as much*, dont la structure littérale est en adéquation avec le sens) ; exemple anglais : *I can't seem to get this air-conditioner to work* (sens : *it seems that I can't*), *I happened / chanced to be there*, etc. Certains décalages confinent au mensonge qui s'ignore : comment puis-je dire *Je m'appelle Didier* quand le sens est que tout le monde m'appelle Didier, *sauf moi-même*, qui jamais ne m'autodésigne par ce prénom ? L'anglais évite ce problème en parlant du nom plutôt que de la personne (*My name is Didier*), et le japonais explicite le jeu relationnel : *Didier to iu* 'dire que Didier' (en ordre inverse) → '(on) dit (de moi) que Didier', 'que' glosant ici la particule *to*, utilisée par ailleurs pour clôturer les éléments de discours rapporté.
- les *faits d'accord dans leur diversité* (en genre, nombre, personne ; les harmonies vocaliques ; en japonais : l'indexation des choix lexicaux sur le registre appliqué au verbe final) ; les faits d'accord supposent de penser les variations locales dans le cadre d'une cohérence d'ensemble qui dépasse les éléments constitutifs et fait obstacle à une analyse compositionnelle et cumulative.
- la diversité des rapports entre la *fluctuation prosodique* (tonalité, intensité, rythme) et son *application à des segments discrets* (tonèmes lexicaux en chinois) ou *distribués* (prosodèmes syntaxiques en anglais), avec *superposition de niveaux multiples* (tonalité et intonation en vietnamien ; accent de mot, de syntagme et de phrase en anglais) ; la prosodie peut être fortement intégrée à la grammaire de la langue (cas du russe, qui permet les phrases averbales grâce à la segmentation des groupes permise par l'intonation)
- et plus généralement la *générativité*, ou *productivité improvisable* : l'impossibilité de réduire les productions attestées à la reproduction de modèles antérieurs mémorisés, l'impossibilité de dénombrer les productions possibles, l'impossibilité de prédire par

un système de contraintes la forme que prendra une production dans une situation donnée.

La complexité relative d'une langue *en tant qu'objet* serait mesurable en fonction de la longueur de la plus petite explication nécessaire pour un linguiste décrivant le système, et elle décroît avec l'intensité des contacts avec d'autres langues (Dahl 2004). C'est dire à quel point il est difficile de proposer des étalons objectifs cohérents et à quel point l'idée même de complexité de l'objet reste dépendante du regard de l'observateur relatif à la position et au rôle qu'il adopte.

Au vu de cette liste, on serait tenté d'estimer qu'une langue est tout simplement trop complexe pour être apprenable et praticable, et c'est bien l'impression qui se dégage à la consultation d'une grammaire ou d'une méthode de basque. On sait pourtant que les langues les plus « complexes » comme l'inuktitut sont apprises par les enfants en bas âge au « même » rythme relatif que pour toute autre langue (ou à un rythme dont la variation dépend plus des conditions d'expérience interactionnelle que des propriétés du système et de la variation interindividuelle), quand bien même ces langues ne sont pas écrites (ou peu pratiquées sous cette forme) et peu ou pas enseignées en milieu scolaire. Pour sortir de ce paradoxe, il se présente essentiellement deux solutions diamétralement opposées :

- les langues sont d'une complexité inapprenable, mais praticable, *parce qu'elles n'ont pas à être apprises à proprement parler* : c'est le générativisme computationnaliste innéiste chomskyen, qui postule une compétence langagière universelle, déliée de l'expérience (1957) ou paramétrée par elle (programme minimaliste)

- les langues sont d'une complexité apprenable et praticable *parce qu'elles constituent une orchestration cohérente* d'actions vocales unitaires (lexique, morphèmes, éléments formateurs), d'enchaînements (agglutinations, structures syntaxiques), de corrélations (variations morphologiques, accords) et de fluctuation (prosodie), tous exécutables par la motricité phonatoire, percevables par les systèmes auditifs, visuels et tactiles, et surtout *intelligibles* : leur coordination et leur cohérence sont appréhendables et sémiotisables dans le cadre d'une expérience régulière et émotionnellement motivée des interactions verbales en milieu humain familier parce qu'en dépit de leur diversité, on peut les ramener à des principes d'exécution « simples » et acquérables par un entraînement motivé. Hawkins 2009 proposait d'ancrer les mesures de la complexité non pas dans les propriétés inhérentes du système en tant que forme, mais dans la relation à la fréquence d'utilisation, indice de l'optimalité ou du degré d'efficacité d'une construction donnée, donc indice indirect de son coût cognitif supposé. Dans l'expérience pratique, on sait que les langues les plus « complexes » en tant qu'objet décrit sont également celles dont la pratique est confinée dans des groupes humains de dimensions limitées, amenés à une pratique quotidienne des formes langagières peu exposée à la variation, en particulier si les contacts à d'autres langues sont réduits et si les verbalisations sont normées par des pratiques collectives (chants religieux, chants accompagnant les activités agricoles ou architecturales).

Dans la présente étude, nous optons pour cette seconde solution, phénoménologiquement plus réaliste que la première : elle fait l'économie d'une compétence innée motivée par la « pauvreté du stimulus » et elle fait l'hypothèse d'un savoir-faire acquérable dans l'expérience de l'environnement naturel et social par l'individu, comme tout savoir-faire (la marche des bipèdes, le déplacement des singes arboricoles, le vol des grands rapaces, l'écholocation des dauphins, tous inapprenables hors milieu environnemental et social). Notre question comprend deux volets : les conditions de l'expérience de l'apprentissage (théorie de la perception et de l'action, du parsing et de l'attribution de valeurs, de la mémoire, de l'imitation et de la déformation intentionnelle), qui ne sera pas étudiée ici ; et les propriétés dynamiques de l'ensemble comportemental « langue » qu'il s'agit d'acquérir, sur lequel nous nous concentrons.

1.2. La langue, un système simplexe ?

Dans son récent traité *La simplexité* (2009), Alain Berthoz propose ce terme innovant pour caractériser la condition du vivant :

La simplexité, telle que je l'entends, est l'ensemble des solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer l'acte et en projeter les conséquences. Ces solutions sont des principes simplificateurs qui permettent de traiter des informations ou des situations, en tenant compte de l'expérience passée et en anticipant l'avenir. Ce ne sont ni des caricatures, ni des raccourcis ou des résumés. Ce sont de nouvelles façons de poser les problèmes.

Un système simplexe est un système dynamique complexe, donc intrinsèquement problématique et se présentant tel à l'observateur-analyste extérieur (en phénoménologie de troisième personne), mais organisé en fonction de principes unificateurs simples, donc ergonomiques, aisés à mettre en œuvre dans l'expérience vivante et capable de livrer des solutions ou effets simplifiés en regard du problème posé par la complexité de la situation à traiter ou de l'effet à produire (en phénoménologie de première personne et, dans le cas du langage, de deuxième personne). Selon nous, la parole dans une langue donnée cadre avec cette conception. La complexité modélisable et mesurable d'un système ne doit pas masquer la simplicité des effets produits ni le confort d'exécution des processus. Ce concept est à la fois innovant (en relativisant le « complexitisme » ambiant) et ancien (omniprésent sous d'autres dénominations dans certaines approches de la cognition incarnée, comme la théorie de l'enaction de Varela et Maturana). La simplexité n'est pas en elle-même une théorie robuste interdisciplinairement validée, mais elle constitue un outil conceptuel et terminologique fertile pour résoudre le paradoxe de la complexité langagière : pourquoi un système linguistique complexe est-il acquérable, praticable, voire plaisant à manier ? Parce qu'une « langue », ou coordination de processus verbaux collectifs bien rôdée par une tradition communautaire et culturelle millénaire, est un appareil éthologique de génération du sens ergonomique pour le(s) sujet(s) néorecrutés qui en viennent à se l'approprier, en faire usage pour leur propre compte, et le faire évoluer.

Au-delà de sa définition initiale, Berthoz applique cette notion aussi bien à l'organisation d'organes vivants (l'œil), de systèmes neurologiques de traitements complexes (le contrôle de motricités coordonnées par des neurones communs dits « pyramidaux » du fait des connexions arborescentes qui les lient aux fonctions corrélées – la chose est d'une grande importance pour le statut cognitif du phonème et l'élaboration d'une phonologie articulatoire et cognitive) ou de comportements complexes appris en milieu social, d'essence culturelle, dont le langage, qu'il mentionne explicitement sans préciser les modalités du recrutement de cet objet dans sa problématique, n'étant pas lui-même linguiste.

Précisons donc ce que nous appelons une « langue » en repartant de l'expérience de la parole humaine. La grammaire cognitive considère les langues comme des ensembles d'unités lexicales et de structures (les constructions) permettant d'encoder des représentations d'origine non langagière, motivées par l'expérience sensorimotrice du monde matériel (« l'embodiment »), représentations stylisées sous la forme d'*image schemas* impliquant diversement les modalités sensorielles (en commençant par la vision) et la motricité. L'observation des langues permet en effet d'extraire des schémas conceptuels récurrents à partir de l'observation des formes et du recyclage métaphorique du lexique : par exemple, le passé est généralement pensé « derrière soi » (on en vient – cf. *passé* en français, *Vergangenheit* en allemand – de *gehen* « aller », *tremened* « dépassé » en breton, *iragan* « passé » en basque) et le futur « devant soi » parce qu'on se dirige vers lui (ou qu'il vient vers nous : avenir, *Zukunft* en allemand, *dazont* « à-venir » en breton, *etorkizun* en basque

« ce qui arrive ») – cf. français *il vient de m'appeler* (*venir de* + infinitif pour le passé immédiat) vs *je vais l'appeler* (*aller* + infinitif pour le futur immédiat), et la ligne chronologique schématique conceptuelle conventionnelle, qui figure une représentation normative commune du temps collectif, serait inspirée de l'expérience du déplacement spatial et du rapport aux repères environnements qu'elle implique, les objets rencontrés étant conjointement spatialisés et temporalisés. D'autres langues, comme le gbayà, s'appuient sur d'autres « métaphores » - le futur est derrière soi parce qu'il occupe la zone aveugle, inaccessible à l'observation visuelle symbolisant la connaissance mémorielle, alors que le passé est devant soi, accessible à cette visibilité. Ces métaphores divergentes sont possibles parce que la conceptualisation schématique d'un temps conventionnelle peut être inspirée par diverses appréhensions de l'expérience sensori-motrice : le futur « se place devant » si on le réfère à l'acte de marcher en tant qu'objet accessible ou incident, mais « derrière » si on le réfère au hors-champ visuel en tant qu'objet inconnaissable ; la dimension polyfacétique de l'embodiment dans l'expérience permet un nombre ouvert de possibilités et interdit une approche déterministe de la structure des représentations conceptuelles par l'expérience, d'où la diversité des schémas encodables par les langues, aussi la cognition naturelle non verbale n'est-elle pas univoque.

Cette approche pose un problème en ce qu'elle voit les formes langagières, les signifiants en général (lexique, marqueurs grammaticaux, constructions syntaxiques) comme un formalisme abstrait, situé « à côté du monde » et encodant des représentations mentales inspirées par l'expérience motrice et sensorielle, comme si la parole n'était pas en elle-même une intervention motrice et sensorielle humaine sur un monde percevable dont les propriétés interprétables se trouvent modifiées. Depuis quelques années, il émerge une approche du langage inspirée par la *4-E cognition* (*embodied, embedded, enactive, extended*) selon laquelle on peut reconsidérer phénoménologiquement la parole comme suit : parler, c'est produire par la motricité des vocalisations qui orchestrent des chaînes d'unités vocales de forme fixe ou variable (marqueurs grammaticaux et mots enchaînés en syntaxe). Or le mot est par définition un fragment de discours d'autrui et le type de connaissance dont il active la réminiscence est l'ensemble des savoirs acquis au cours des rencontres antérieures avec des exemplaires spécifiques du même mot dans tous les types de discours, interactions et situations ; ceci fait la polysémie d'un mot comme *chien* qui, selon les contextes, renverra à l'animal, à l'insulte, à des traits de caractère contradictoires (*être chien avec quelqu'un / avoir du chien*). La production de ce mot vocal par la motricité implique une perception qui active ce type de réseau de réminiscences divergentes, dont une direction est spécifiée par le contexte dans lequel le mot est nouvellement inséré, nécessairement analogue à l'une des classes de contextes précédemment rencontrée ; l'emploi du mot active ainsi une classe de savoir différente du prototype des psychologues, construit à partir de l'expérience des choses non contextualisées dans les interactions verbales qui filtrent le rapport sujet / objet. En outre, le mot n'est pas réalisé que vocalement (l'exophasie, la parole vocale extériorisée), il est aussi réalisé en pensée intérieure, que l'on peut définir comme la simulation mentale consciente d'un acte de vocalisation que l'on pourrait réaliser, et qui permet d'anticiper une simulation imaginaire de son effet acoustique et auditif (l'endophasie, la parole intérieure) : on s'entend penser (avec variation de rythme, de tonalité, d'intensité).

Si l'on tient compte de cette double expérience de la parole, on doit conclure que parler ne sert pas à *encoder* des représentations, mais au contraire à susciter l'activation de représentations soit chez autrui, par le biais de l'exophasie adressée (la communication), soit chez soi-même, par le biais de l'endophasie réflexive. En réunissant ces deux composantes de la communication intersubjective et la cogitation intrasubjective, on propose donc que la parole dans une langue est une pratique comportementale caractérisant éthologiquement l'être humain. Elle consiste à coordonner les vécus psychologiques de soi et d'autrui dans

l'interaction vocale avérée ou simulée de manière à susciter l'émergence d'actes de conscience intentionnels dont la production est médiée par des gestes vocaux et dont le protocole d'élaboration est conforme à une procédure commune ou un code de la parole (au sens de norme routinière et non encodage symbolique) mémorisée sous la forme d'un ensemble de savoir-faire signifiants pour tous (dont soi-même), reproductibles, constitutifs de la « langue ». Pour le sujet qui la met en œuvre en produisant du discours, la langue, indépendamment de sa description par le linguiste et de sa prescription comme modèle formel par l'enseignant, se présente donc comme un ensemble de savoir-faire vocaux générateurs de coordinations mentales pour soi-même ou dans le rapport à autrui : elle se définit comme une *technique corporelle de coordination intrasubjective et intersubjective et de conceptualisation*. En tant que compétence motrice, sa nature ne diffère pas fondamentalement de celle de la marche ou, plus proche encore, de danses de couples comme le tango. A ce titre, la langue enregistre un ensemble de savoir-faire complexes qui résolvent par avance des problèmes de construction et d'improvisation, ce qui en fait un protocole génératif simplexe par excellence, qui se prête à l'improvisation réussie et vécue comme accessible dans le quotidien. L'objet d'une linguistique enactive est de rendre compte précisément de la dynamique des actes de production du sens émergent aux consciences en interaction et à travers les actes vocaux descriptibles en termes de signifiants (lexicaux et grammaticaux), d'enchaînements discontinus (syntaxiques) et de variations continues (accentuelles, rythmiques, intonatives), de comprendre la spécificité des protocoles propres à chaque langue explorées pour elles-mêmes et dans un cadre contrastif, et à terme de reconsidérer la question des universaux, qui seront amenés à changer de nature. L'objectif est également de rendre compte de la spécificité culturelle de la parole dans une langue donnée en fonction de l'originalité des processus signifiants par lesquels elle passe pour produire la synthèse du sens dans l'interaction. Illustrons ces principes par des exemples pris dans les principales catégories descriptives :

Morphosémantique lexicale : pour reprendre l'exemple de Saussure, le signifiant *arbre*, pensé comme geste articulé « arbre », tire une partie de sa capacité à faire sens du fait d'incorporer un élément submorphémique *-br-* lié à la notion de pression et de rupture (*briser, rompre, marbre* ; cf la fable *Le chêne et le roseau*), qui le différencie de ses homologues d'autres langues comme l'anglais *tree* (*tr-/dr-* : notion de rectitude ; cf russe *derevo*) et *wood* (ou le breton *gwez* : (*s*)*w-* : notion d'oscillation, de pendulation, cf *swing*). Ces signifiants sont efficaces, évocateurs et « parlants », parce qu'ils réalisent un *détour* en convoquant la notion visée (*arbre*) via la simulation d'une propriété accessible par un geste moteur (la pendulation de l'arbre fait écho à celle du corps de l'observateur ; la rectitude se construit par un geste oculomoteur spécifique), et les différents mots intègrent différents détours possibles : pour simplifier, ce n'est pas le rapport signifiant / signifié qui est arbitraire ; c'est l'inscription d'une simulation motrice, la *motivation* au sens littéral, qui est contingente, non déterminée, et dont les langues proposent des sélections vicariantes (au sens de Berthoz 2013). Le lexique basque regorge d'éléments formateurs de ce type, mais on ne les évoquera pas ici. Le type de submorphémie disponible dans le lexique des langues, ainsi que le type de sémantique sensorimotrice auquel elle donne accès, joue un rôle constitutif dans l'émergence de mentalités communes relatives à l'engagement corporel et la coordination intersubjective dans le monde ambiant produit par l'action même.

Morphosémantique grammaticale : les marqueurs grammaticaux incorporent, eux aussi, des éléments submorphémiques, des gestes articulatoires vocaliques et consonantiques capables de conduire des processus sémantiques par leur exécution même. Par exemple, *this* anglais associe un acte de reprise mémorielle (*th-*) et un acte d'actualisation présente (*-s*) synchronisés (*-i-*), ce qui fait de *this* le signifiant permettant de réaliser une connexion entre une entité repérée (en situation ou dans le discours) et une catégorie identifiée à l'instant de

parole (vs *that*, qui reprend une catégorie déjà identifiée) : dire *this*, c'est déclencher par la voix cette coordination opératoire ; c'est susciter, par un geste vocal vécu comme simple, un processus cognitif décrit comme complexe. *This* n'est effectivement déictique que s'il se corréle en situation à un geste de pointage manuel ; en lui-même, il se limite à cette corrélation d'une entité mémorisée et d'une identification actuelle. Les déictiques d'autres langues opèrent différemment en s'appuyant sur d'autres configurations d'éléments formateurs même s'ils partagent la même capacité à s'articuler avec des gestes de pointage en situation de manière à induire des effets convergents de deixis : les détours simplexes différents (sont vicariants), mais ils concourent à produire des effets comparables. Le basque, langue agglutinante, fait la part belle à ce type de combinaison, qui sous-tend toute la morphologie.

Syntaxe : les constructions, ou enchaînements routiniers, produisent des effets contrastés selon les langues et ne sont pas ramenables à une chronologie universelle de l'interprétation telle que la progression informationnelle du thématique au rhématique. En breton, l'élément initial est focal (*Didier eo ma anv* 'Didier est mon nom' « Je m'appelle Didier ») : la chronologie normale de l'interaction commence par interpeller l'allocutaire en focalisant son attention sur l'élément de sens qui motive la prise de parole du locuteur et agit comme amorceur de la syntaxe phrastique, qui laissera le plus fort impact sémantique en déterminant la structure du reste de l'énoncé. On ne comprend la syntaxe bretonne qu'en la modélisant sous la forme d'une chronosyntaxe (Macchi 1986) qui modélise la succession des opérations réalisées et la spécificité des effets de sens qu'elles génèrent, notamment la configuration des points de vue mis en scène dans l'interlocution, très différente de celles observées en français et dans d'autres langues, avec des effets psychosociaux précis pour les communautés bretonnantes (parler breton impose aux usagers une sensibilité au rapport intersubjectif très supérieure à celle requise par le français). Le basque, avec sa structure phrastique apparemment spéculaire et ses effets de redondance, présente une organisation très particulière en la matière.

Ces éléments suggèrent en quoi une langue est une technique corporelle de conceptualisation interactive : une langue donnée permet de générer des coordinations psychosémantiques relativement originales en mettant en œuvre une orchestration d'opérateurs lexicaux, grammaticaux et syntaxiques *ad hoc*. Ceci fait d'une langue une discipline partagée, à la fois intellectuelle et sportive, qui s'apprend en grandissant et évoluant en interagissant avec autrui, et contribue à sculpter la psyche dans sa dimension relationnelle. On ne réduit pas tout acte de « pensée intelligente » à la parole : il existe d'autres formes de conceptualisation intentionnelle basées sur d'autres types de motricités, de mémorisations et d'anticipations (la perçaction de Berthoz), qui produisent d'autres effets cognitifs, d'ailleurs aptes à s'articuler avec ceux générés par la parole ; simplement, on affirme que la parole dans une langue est une discipline motrice et psychique particulière, avec sa cohérence et ses bénéfices propres. Ces principes étant posés, tournons-nous vers la grammaire du basque et interrogeons-nous sur la possibilité d'en donner une vision d'ensemble en tant que technique systématique de synthèse du sens linguistique.

2. Objet complexe, système simplexe : le cas du basque

Cette section vise à exposer en quoi la grammaire du basque se présente comme un objet complexe à l'aune des critères donnés en première partie, et en quoi il peut être modélisé comme un système ou une architecture cohérente de processus formant un tout simplexe. Le basque demande à être observé à trois niveaux d'analyse : le syntagme nominal, le syntagme

verbal, et la proposition. Cette nécessité est inhérente aux contraintes posées par l'organisation de la phrase basque comme on va le voir ; d'autres langues, comme le japonais, requerraient une approche analogues, alors que d'autres encore, comme le breton ou le tahitien, se prêteraient à une approche opposée, orientée du tout phrastique vers les parties syntagmatiques.

2.1. Le syntagme nominal

Dans les exemples, les guillemets simples signalent les gloses, les doubles les traductions. Le syntagme nominal basque est formé de deux segments bien différenciés :

(i) un premier segment notionnel, que j'ai nommé *lexis*, qui reçoit le ou les éléments lexicaux, typiquement dans l'ordre [(adverbe) nom (adjectif) (démonstratif)] :

[(oso)]	<i>mendi</i>	(handi)	(hau)]
[(très)]	montagne	(grand)	(ce)]

« cette très haute montagne ».

(ii) un second segment grammatical, le *nexus*, reçoit un train de marqueurs grammaticaux concernant la détermination, le nombre et la relation syntaxique à d'autres constituants de la phrase. Le ou les marqueurs agglutinés dans le *nexus* se suffixent au dernier élément de la *lexis*, mais portent sur l'ensemble de cette *lexis*, exactement comme en français une préposition introduit l'ensemble du groupe qui la suit, ce qui donne les couples [*lexis*][*nexus*] suivants :

<i>mendia</i>	<i>mendi handia</i>
[mendi][a]	[mendi handi][a]
'montagne-la'	'[montagne haute]-la'
« la montagne »,	« la haute montagne »

Le *nexus* peut recevoir diverses postpositions exprimant des classes de relations syntaxiques et sémantiques définies : l'inessif *-n* pour la localisation *etxean* [etxe][-a-n] 'maison-la-dans' « dans la maison », l'allatif *-ra* pour la destination du mouvement *Bilbora* [Bilbo][-ra] 'Bilbao-à' « (aller) à Bilbao », anglais « to Bilbao ». La liste de ces postpositions comprend une douzaine de marqueurs de base (instrumental *-z* : *autoz* « en auto » ; ablatif *-tik* : *Bilbotik* « de Bilbao » (« from Bilbao ») ; délimitatif *-ko* : *etxeke atea* « la porte de la maison » ; génitif *-(r)en* : *aitaren kapela* « le chapeau de papa », etc. Une partie d'entre elles est surcomposable à deux, trois, voire quatre niveaux et permet l'expression de relations complexes : *Bilborako bidea* 'Bilbao-à-de route-la' (allatif + délimitatif) → 'la route d'à Bilbao' → « la route de Bilbao » ; *urrezko bitxiak* 'or-en-de bijou-DET-pl.' → 'des bijoux d'en or' « des bijoux en or » ; *Bilborakoan* 'Bilbao-à-de-le-dans' → 'dans le d'à Bilbao' → « en allant à Bilbao ».

Les descriptions du basque inventorient un nombre considérable de telles combinaison au sein du *nexus*, lequel s'applique à une *lexis* à géométrie variable : un simple pronom, un nom avec ou sans adjectifs, adverbes, démonstratif... Il peut également s'agir d'une proposition munie d'un verbe final conjugué ou non conjugué, qui reçoit par le *nexus* une fonction adjectivale (relative) ou adverbiale (circonstancielle) par rapport à une proposition principale qui vient après :

<i>aitaren kapela</i>	<i>nik erosi dudan kapela</i>
'[papa]-[de] chapeau-le'	'[mo i-par acheté le-je]-[de] chapeau-le'
« le chapeau de papa »	'le chapeau de je l'ai acheté'

« le chapeau que j'ai acheté »

La même marque génitive *-n* peut suivre une lexis réduite à un nom (ici *aita*) et relier deux noms, *aita* et *kapela*, se traduisant par un complément du nom à valeur adjectivale « le chapeau de papa » ; elle peut suivre une lexis plus élaborée, ici une proposition complète *nik erosi dut* « moi je l'ai acheté » qui, adjectivée en bloc par *-n* (*dut* + *-n* = *dudan*), devient une subordonnée adjectivale, que le français traduit par une subordonnée relative.

Le nexus est un segment prolifique, capable de générer un nombre important de combinaisons et de s'appliquer à un ensemble diversifié et hétérogène de configurations du segment qui le précède, la lexis. Cette diversité est un facteur de complexité si l'on considère les emplois de chaque marqueur comme un fait de polysémie et de polyfonctionnalité : beaucoup de grammaires distinguent un *-ko* casuel (le délimitatif), un *-ko* flexionnel (pour former le participe futur du verbe : *erosi* « acheté » → *erosiko* « acheter »), un *-ko* dérivationnel (pour adjectiver un syntagme : *urrezko* « en or »), etc. Mais cet effet de complexité dans la description dérive davantage du fait que les observateurs extérieurs au basque tendent à classer les marqueurs en fonction de catégories descriptives valides dans les langues de référence (l'anglais, le français...), elles-mêmes initialement forgées dans l'Antiquité pour les besoins de la description du grec et du latin. Si l'on fait abstraction de ces catégories, l'unité du système transparait plus nettement : chaque marqueur correspond à l'activation d'un profil relationnel précis, lequel s'applique à une lexis dont le contenu est de structure variable ; l'interprétation exacte de la relation abstraite fluctue en fonction de ce qui instancie la lexis et ce à quoi la relation aboutit au-delà du nexus.

Dans les éléments de description qui précèdent, on ne trouve donc pas qui précèdent de fait de complexité à proprement parler. On va toutefois en trouver dans ceux qui suivent, de deux ordres : (i) malgré son caractère agglutinatif, le nexus ne se prête pas entièrement à une analyse compositionnelle ; (ii) parmi les cas simples (inessif, génitif...), on en distingue trois qui ne sont pas surcomposables, mais entretiennent des rapports privilégiés avec le groupe verbal.

Les limites de la compositionnalité au sein du nexus

D'une part, tous les marqueurs entrant dans le nexus ne présentent pas le même degré d'autonomie : si les marques de relation syntaxique sont robustes et demeurent toujours identifiables au sein de l'agglutination, tel n'est pas le cas de ceux qui spécifient la détermination et le nombre, qui tendent à former des agglomérats difficilement analysables plutôt que des agglutinations claires : datif déterminé singulier *gizonari* 'homme-le-à' « à l'homme », « pour l'homme » ; pluriel *gizonei*, et non **gizonakri*, alors que *-k* est la marque du pluriel nominal au cas de base, l'absolutif ; *etxean* 'maison-la-dans' → « dans la maison », pluriel *etxeetan* « dans les maisons » et non **etxeak(e)n*. Un nexus composé des traits inessif, déterminé et pluriel n'a pas une forme prédictible à partir des éléments formateurs séparés typiques de l'inessif seul (*-n*), du déterminé seul (*-a*) et du pluriel seul (*-k*), même si la composition affiche toujours au moins la marque du cas (dans *-eetan*, le *-n* de l'inessif ; le *a* appartient à un marqueur *-ta* et n'est pas le *-a* du déterminé). Les grammaires sont donc amenées à identifier un morphème compact *-eetan* pour l'inessif pluriel déterminé, dans lequel on identifie le *-n* robuste de l'inessif et deux autres marqueurs aux fonctions difficiles à spécifier, *-e* et *-ta*, que l'on peut trouver l'un sans l'autre, comme dans *igandetan* « les dimanches » (inessif pluriel indéterminé, type *on Sundays*) vs *igandeetan* (inessif pluriel déterminé). Il n'existe pas de marqueurs spécialisés pour la pluralisation et la détermination en cooccurrence, et cette association, en présence d'un marqueur de relation syntaxique, semble être « bricolée » par des marqueurs opportunistes qui se combinent en exprimant globalement une configuration cas + détermination + nombre qui ne résiste pas entièrement à

l'analyse, mais ne s'offre pas non plus à une analyse cohérente sans acrobatie. Une partie du nexus est susceptible de recevoir divers phénomènes d'amalgame et de synthèse qui opacifient la construction, font obstacle à une analyse strictement compositionnelle, requièrent localement l'introduction d'autres éléments d'analyse, nécessitent la multiplication de critères hétérogènes, et constituent un facteur objectif de complexité, aboutissant *in fine* à l'allongement de la description si celle-ci se veut exhaustive.

Cas exclusifs et cas surcomposables

Le principe de la surcomposabilité des postpositions concerne les marqueurs dédiés à l'inscription spatiale des objets et événements (localisation, destination, direction, origine) et des relations entre entités (possession, méronymie, accompagnement, instrumentalité...). Par contraste, on relève trois cas nominaux non surcomposables, mutuellement exclusifs comme le sont les cas latins (nominatif, accusatif...) : l'absolutif (pas de marque), l'ergatif (marqueur $-k$) et le datif (marqueur $-i$). Le rôle de ces trois cas est de définir un système de relations entre les arguments nominaux qui participent à l'action spécifiée par le verbe et de permettre à l'interprétant de relier entre eux ces participants *en les hiérarchisant*. En français parlé, si je dis *Moi, le gâteau, je le mange*, les arguments moi et le ne sont pas hiérarchisés par une marque de cas nominal (pas de nominatif ni d'accusatif) ni par leur position syntaxique dans la linéarité : on peut inverser l'ordre et dire *Le gâteau, moi, je le mange* en inversant l'ordre de présentation sans modifier la répartition des rôles. Le basque procède autrement.

L'absolutif, cas zéro dépourvu de marque, fait du groupe nominal concerné un actant verbal sans lui attribuer de rôle : *Katua dator* « le chat vient ».

L'ergatif $-k$ fait du groupe nominal un intervenant dominant relativement à un autre groupe nominal à l'absolutif : *Katuak sagua* « le chat, la souris ». Cet enchaînement fait du chat un « supérieur hiérarchique » relativement à la souris, et on comprend que le chat sera *l'intervenant*, quelle que soit la nature de l'intervention, à spécifier plus loin dans la phrase au moyen d'un verbe (poursuivre, attraper, manger). L'ergatif ne fait pas à proprement parler de l'argument « chat » un agent ; de manière plus abstraite, son rôle est de spécifier une relation de type « domine », « est supérieur à » l'argument absolutif. Pour cette raison, l'ergatif ne peut en principe jamais apparaître seul avec un verbe monovalent (intransitif pour le français) : **Katuak dator* (cf. *Katua dator* « le chat vient ») ; il doit être complété de l'argument absolutif visé par la relation de supériorité (dans d'autres langues ergatives comme l'inuktitut, du groupe eskimo-aléoute, l'ergatif est également nommé cas relatif pour cette raison). On ne peut pas rapprocher l'ergatif et l'absolutif du nominatif et de l'accusatif latins : les premiers posent une relation entre noms du type $+ > 0$ (l'argument supérieur domine l'argument non polarisé), tandis que les seconds attribuent aux arguments nominaux des rôles de dominant et dominé relativement au processus désigné par le verbe ($+ / - \% V$). Quelques rares verbes, généralement impersonnels, enfreignent ce principe général (Bottineau 2010), comme iraki « bouillir » : *urak irakiten du* « l'eau bout » avec un marquage ergatif $-k$ de *ura* « l'eau » en dépit de l'absence de tout argument absolutif ; littéralement, cet énoncé paraît signifier 'l'eau le bout', où l'on ignore ce à quoi correspondrait 'le'.

Enfin, le datif fait du groupe nominal concerné un intervenant dominé relativement au groupe nominal à l'absolutif, et équivaut à une marque de relation de type « est inférieur à », exprimant un rôle de support de résultativité, de destinativité ou d'affect : *zure kapela niri gustatzen dit* 'votre chapeau moi-à plaisant le-me' → « votre chapeau me plaît », « j'aime votre chapeau (cf. espagnol *a mí me gusta su sombrero* 'à moi me goûte votre chapeau') ».

Un énoncé peut combiner à un verbe avec un, deux ou trois arguments, dont un obligatoire (l'absolutif) et deux optionnels (l'ergatif et le datif), ce qui donne quatre combinaisons :

- l'absolutif seul, qui présente un argument isolé et non polarisé (*Katua dator* « le chat vient ») ;
- l'ergatif et l'absolutif (*Katuak sagua jaten du* « le chat mange la souris »), typiquement pour les relations agent / patient (mais pas uniquement), qui associe l'argument neutre (absolutif) à l'argument positif (ergatif), créant une relation de type x intervient sur y ;
- l'absolutif et le datif (*Zure kapela niri gustatzen dit* « votre chapeau me plaît »), typiquement pour les structures d'affect (relation entité ou impression / expérience), qui associe l'argument neutre à un argument négatif conçu comme terme d'arrivée ou d'aboutissement d'un processus non contrôlé ou déclenché par un intervenant (comme la perception passive, la sensation, l'appréciation) ;
- l'ergatif, l'absolutif et le datif, typiquement pour les actes de transmission (*amak haurrari pastela eman du* « la mère a donné un gâteau à l'enfant »), avec un argument absolutif neutre interpolé entre un argument positif ergatif et un argument négatif datif dans le cadre d'une relation transactionnelle de type transmission, attribution.

Cet appareil formel et abstrait permet de mettre en place dès le début de la phrase un système de relations hiérarchisées et dynamiques entre les entités confrontées par l'évènement verbal qui les réunit, et de leur attribuer des rôles sans passer par le verbe : l'absolutif attribue à l'entité le rôle de base, l'ergatif celui de pic d'instabilité, le datif celui de creux de stabilisation. Ce schème abstrait reçoit un profil spécifique après avoir été posé, une fois que survient en fin de phrase le verbe qui matérialise la relation (marcher, manger, donner...). En fin de phrase, survient le verbe, qui va s'accorder non pas avec un élément privilégié comme en français (le sujet), mais avec *l'ensemble de la matrice posée en amont*, ce qui va impliquer une prolifération remarquable des formes de conjugaisons, dont on présente les principes dans la sous-section suivante.

Au niveau du groupe nominal, ce système n'est pas intrinsèquement complexe, il est au contraire extrêmement simple et cohérent et joue un rôle préparatoire : il permet l'attribution de rôles relationnels à des entités nominales en début de phrase et avant de songer à la spécification matérielle des rapports par le biais d'un verbe. Il permet à un sujet d'improviser le « casting » de l'évènement avant de définir l'évènement lui-même, dont la forme conjuguée devra s'ajuster au casting préalable. Cette syntaxe a une dimension éminemment narrative dans la mesure où, à l'instar de certaines trames dramatiques, elle s'assimile à une présentation des personnages avant leur engagement dans l'intrigue proprement dite.

2.2. Le syntagme verbal

Le verbe basque est final dans la proposition. Il a généralement une forme composée, participe + auxiliaire : le participe reçoit des marques aspectuelles qui précisent si l'évènement est à venir, en déroulement ou accompli (pour le verbe *eman* « donner », ceci donne les participes futur *emango*, présent *ematen* et passé *eman*) ; l'auxiliaire reçoit une ou plusieurs marques de personne correspondant aux arguments qui ont été précédemment articulés par le schème actanciel (ergatif) absolutif (datif). En conséquence, l'auxiliaire a une géométrie variable, et fera l'objet d'un accord simple, double ou triple selon le nombre d'arguments nominaux recrutés dans l'évènement, et le locuteur bascophone doit apprendre à s'écouter composer sa matrice d'arguments nominaux pour pouvoir réaliser un accord verbal multiple conforme au casting qu'il a construit : *etxea egiten da* 'maison construisant elle' « la maison se construit » (est en construction) ; *aitak etxea egiten du* 'père maison construisant la-il' « mon père construit une maison » ; *aitak niri etxea egiten dit* 'père moi-à maison construisant la-me-il' « mon père me construit une maison ». Cette variation de la matrice actancielle de l'auxiliaire est indépendante de la variation aspectuelle du participe :

	participe passé	participe présent	participe futur
--	-----------------	-------------------	-----------------

	<i>egin</i> ‘construit’	<i>egiten</i> ‘construisant’	<i>egingo</i> ‘construire’
auxiliaire monovalent <i>da</i> (elle)	<i>egin da</i> ‘elle s’est construite’	<i>egiten da</i> ‘elle se construit’	<i>egingo da</i> ‘elle se construira’
auxiliaire bivalent <i>du</i> (il + la)	<i>egin du</i> ‘il l’a construite’	<i>egiten du</i> ‘il la construit’	<i>egingo du</i> ‘il la construira’
auxiliaire trivalent <i>dit</i> (il + me + la)	<i>egin dit</i> ‘il me l’a construite’	<i>egiten dit</i> ‘il me la construit’	<i>egingo dit</i> ‘il me la construira’

Le basque présente également une courte liste de verbes fondamentaux qui réalisent cet accord multiple directement au niveau du radical, sans séparer le participe de l’auxiliaire (et sans marques aspectuelles) : *badaramakiot* « je le lui apporte ».

L’agglutination verbale est complexe pour diverses raisons qui vont bien au-delà du simple fait de la quantité de formes produites par le système.

- D’une part, la forme conjuguée reçoit d’autres éléments formateurs pour les repérages temporels (-*n* pour le passé) et modaux (-*ke* pour l’hypothèse), cumulables : *badaramakiot* « je le lui apporte », *baneramakion* « je le lui apportai », *baneramakioke* « je le lui apporterais », *baneramakiokeen* « je le lui aurais apporté ».

- D’autre part, il existe une conjugaison allocutive, qui ajoute un élément formateur signifiant « tu » (*ka* au masculin, *na* au féminin, avec différentes formes réduites selon la position d’insertion) ; cette conjugaison permet de désigner l’allocutaire à qui on adresse la prise de parole pour souligner que telle personne est intentionnellement visée : *egia da* ‘vrai le’ « c’est vrai » ; *egia duk / dun* « (je te dis à toi homme / femme que) c’est vrai » (cette structure est intraduisible en français). Mais l’insertion de ces marqueurs tutoyés peut également signifier que « tu » es l’un des acteurs de l’évènement, auquel cas la même forme signifie « tu as raison » (‘tu as le vrai’). Ainsi, malgré la compositionnalité actancielle, l’existence de la conjugaison allocutive crée de nombreux faits de polysémie, qui généralement se résolvent en contexte, mais peuvent être source d’ambiguïté. Le seul cas où la conjugaison allocutive ne peut pas être ambivalente est celui des verbes à trois arguments (absolutif, ergatif, datif) où la marque allocutive est ajoutée à une matrice actancielle déjà saturée, comme avec l’exemple de *badaramakiot* « je le lui apporte », qui aux différents temps donne aux allocutifs masculin et féminin : *bazeramakioat / bazeramakionat* « je le lui apporte », *baneramakioan / baneramakionan* « je le lui apportai », *baneramakioake / baneramakionake* « je le lui apporterais », *baneramakioakeen / baneramakinoakeen* « je le lui aurais apporté ».

- Enfin, le véritable fait de complexité est que l’agglutination ne se présente pas universellement comme une composition d’éléments formateurs à forme et place constante. Les faits sont les suivants :

(i) certains éléments formateurs actanciels changent de forme en fonction de la présence ou l’absence d’autres arguments. Exemple : *ederra da* « c’est beau », où l’élément absolutif de troisième personne est réalisé par *d-* ; *ederra zait* ‘ça m’est beau’, ‘ça m’apparaît beau’ (absolutif + datif, structure d’affect liant une impression à un expérient), où le même élément absolutif est cette fois réalisé *za-* dans le contexte de la relation au marqueur datif *-t*. Les éléments formateurs les plus fluctuants sont ceux de troisième personne, et la combinaison la plus génératrice de fluctuations est le couple absolutif + datif ; les autres rangs personnels et les autres matrices actanciennes sont moins versatiles. Il existe des raisons à cette distribution, que l’on ne détaille pas ici.

(ii) l’adjonction de marques de temps (-*n* passé) et/ou de modalité (-*ke* hypothétique) en fin d’agglutination provoque une réorganisation interne de l’ordre des éléments dans l’agglutination : l’élément ergatif, normalement final, devient initial et de forme modifiée ; l’élément absolutif, normalement initial, disparaît (troisième personne) ou reçoit une forme modifiée (première et deuxième personne). Exemple : *ikusten dut* ‘voyant le-je’ → « je le

vois », où l'absolutif de troisième personne est réalisé par *d-* et l'ergatif de première personne par *-t* (*-u-* est une voyelle d'actance signifiant une relation entre un absolutif et un ergatif, dans un sens ou dans l'autre ; dans les exemples antérieurs, *-a-* marque un absolutif isolé et *-i-* introduit un datif). Au passé : *ikusten nuen* 'voyant le-je' « je le voyais », où le *-n* final est la marque de passé, *n-* initial la marque ergative de première personne qui remplace le *-t* final, et où la marque absolutive de troisième personne a disparu, mais demeure inférable à partir de la voyelle d'actance *-u-*, qui pose une relation absolutif / ergatif. La marque ergative initiale de troisième personne est particulièrement sensible à la présence de marqueurs de temps et de modalité : elle peut être réalisée *z-* au passé (*egia zuen* « il avait raison »), *l-* en contexte hypothétique (*nahi luke* « il le voudrait »), etc.

Le principe général est que l'agglutination forme un réseau muni d'un état général lié à la configuration actancielle et au paramétrage temporel, modal et énonciatif (la conjugaison allocutive), et que les éléments formateurs constitutifs sont susceptibles de varier en forme et en place au gré des divers états généraux disponibles, cette variation se présentant de manière cohérente mais inégale selon les propriétés spécifiques des diverses régions du système : l'absolutif varie le plus, le datif le moins ; la troisième personne le plus, les autres moins ; la combinaison absolutif-datif (et absolutif-ergatif-datif-allocutif) le plus, l'absolutif seul est intermédiaire, et les autres combinaisons varient le moins. Selon la manière dont ces tendances se recoupent dans une combinaison donnée, on aboutira à une agglutination comprenant à la fois des marqueurs robustes (non modifiés et à la place où on les attend), et des marqueurs mutants (par leur forme) et mutés (par leur position), comme dans *geniezaiizkioken* « nous aurions pu les lui », dont la description détaillée serait excessivement complexe pour cette étude.

Il existe également des protocoles opportunistes de résolution de conflits pouvant être présentés par des associations de paramètres produisant des effets divergents. Par exemple la forme *dute* « ils le » devrait devenir à l'allocutif masculin *diate*, laquelle est polysémique puisqu'elle peut aussi signifier « ils te le », en sorte qu'est apparue une autre forme allocutive *ditek*, dont la composante allocutive est finale (en principe la place de l'ergatif), en une position non-conforme au principe général, mais qui élimine toute ambiguïté.

On peut donc dire que les conjugaisons basques sont semi-généralisables dans la mesure où les formes observées s'expliquent en partie selon un nombre limité de lois simples et articulées de manière cohérente, mais qu'une partie du système présente des zones de résistance qui empêche une description réductionniste de couvrir l'ensemble des faits. Du côté des usagers du système, il est difficile de se faire une idée du coût cognitif des formes dans la mesure où tous les bascophones sont bilingues basque-espagnol ou basque-français (voire trilingues) et où leur perception de la complexité du basque est relative à l'autre langue avec laquelle ils le comparent. A titre d'exemple anecdotique, un parent basque m'informe que ses enfants en bas âge, initialement formés au basque exclusif, ne commettaient pas d'erreurs avec l'accord multiple (double ou triple) au départ de l'apprentissage, mais ont commencé à réaliser des accords simples erronés à partir du moment où ils ont appris l'espagnol castillan dans le cadre de la scolarisation : dans le cadre de la comparaison des systèmes en tant qu'objets, l'espagnol a dû leur sembler plus « simple », ou du moins plus réduit, et entraîné une préférence intuitive qui a donné lieu à des calques morphosyntaxiques. Cela ne signifie pas que le coût cognitif et l'expérience du système basque pour un bascophone unilingue soient censés être supérieurs à ceux de l'espagnol chez un locuteur espagnol unilingue : les études acquisitionnistes basques ne signalent guère de retard acquisitionnel relatif en grammaire basque par rapport à d'autres langues.

2.3. La cohérence d'ensemble de la phrase simple et de la phrase complexe

En recoupant les deux sous-sections qui précèdent, on peut caractériser la cohérence de la démarche prototypique qui sous-tend la construction du sens de la phrase basque, et donner à un lecteur ne pratiquant pas cette langue une idée de « ce qui se passe », à savoir, l'expérience sémantique qu'il ferait vivre à autrui et à lui-même en se lançant dans la production de phrases vectorisant la convocation et l'articulation d'éléments de sens. La phrase basque se décline donc en deux étapes. La première, la phase analytique, consiste à énumérer une série d'arguments syntagmatiques nominaux en les composant au sein de la lexis et en leur attribuant une fonction relationnelle par une série de marqueur au sein du nexus grammatical. On obtient ainsi une chaîne de groupes nominaux tous structurés de la même manière malgré la diversité des combinaisons et les faits de non-compositionnalité évoqués précédemment. Et parmi ces groupes nominaux, trois sont susceptibles de déclencher l'accord verbal au niveau du verbe ou auxiliaire final : la base au datif, le pic à l'ergatif, le creux au datif. Soit par exemple une phrase brève extraite de la version basque de *Harry Potter à l'école des sorciers* de J. K. Rowling :

<i>Dumbledorek</i>	<i>burua</i>	<i>makurtu</i>	<i>zuen.</i>
'Dumbledore-ERGATIF	tête-la-ABSOLUTIF	courbé	il-la-PASSE
« Dumbledore baissa la tête. »			

La phase analytique est représentée par les deux groupes nominaux initiaux, chacun formé d'un couple lexis + nexus ; au niveau des deux nexus, le couple ergatif / datif préfigure une relation hiérarchique entre argument qui pourra être incorporée au groupe verbal par accord multiple.

La seconde étape, la phase synthétique, consiste à formuler un verbe sous une forme synthétique (radical lexical + agglutination) ou sous une forme périphrastique (participe avec marques d'aspect, auxiliaire + agglutination). L'agglutination terminale, qu'elle soit appliquée au verbe simple (sans aspect) ou à l'auxiliaire du verbe composé, reçoit les mêmes éléments, de deux types : (i) les paramètres de temps et de modalité (passé et hypothèse), et (ii) les indices de personne sous fonction correspondant aux groupes nominaux donnés précédemment en phase analytique. On obtient ainsi une forme verbale qui retrace les arguments précédemment introduits en les articulant dans une agglutination qui leur donne une forme et place particulière dépendant de la cooccurrence relative des arguments et des paramétrages temporels et modaux. Revenons à l'exemple de Harry Potter :

<i>Dumbledorek</i>	<i>burua</i>	<i>makurtu</i>	<i>zuen.</i>
'Dumbledore-ERGATIF	tête-la-ABSOLUTIF	courbé	il-la-PASSE
« Dumbledore baissa la tête. »			

Le couple d'arguments de la phase analytique (Dumbledore et la tête), articulés par la relation hiérarchique ergatif / absolutif, est incorporé au verbe sous la forme d'une voyelle actancielle (-u-, qui signale une relation ergatif / absolutif) et divers éléments formateurs marquant le temps et les arguments confrontés.

Compte tenu de cette succession des deux phases, la phrase basque consiste à (i) construire séparément en phase analytique les éléments destinés à être confrontés par le verbe, et (ii) assembler en phase synthétique les indices de ces éléments au sein d'un verbe qui détermine leur devenir dans le contexte du réseau de relations et repérages correspondant au procès avec sa matrice actancielle et ses paramètres temporels et modaux. Métaphoriquement, ce fonctionnement est comparable à une recette de cuisine où l'on prépare séparément les principaux ingrédients avant de les regrouper en phase terminale pour aboutir au plat recherché, ou à un arbre que l'on élaborerait en partant des principaux rameaux pour aboutir

au tronc qui les réunit. Ainsi formulée, cette démarche est *simple* dans son principe. Sur le terrain, elle est complexifiée par divers paramètres :

- pour les groupes nominaux, chaque lexis peut être instanciée par une gamme importante de constructions, de la plus simple à la plus élaborée (pronom, nom avec adjectifs et adverbe, proposition de type infinitif ou participial, propositions conjuguées).

- le nexus des groupes nominaux peut aller jusqu'à quatre niveaux de surcomposition et ne se prête pas à une lecture entièrement compositionnelle, compte tenu de multiples faits d'amalgame.

- dans la phase analytique, tous les groupes nominaux ne sont pas nécessairement explicites : *badaramakiot* « je le lui apporte » vs *Nik Peiori exkutitza eramango diot* 'Moi, la lettre, à Peio, apporter, la-lui-je' « moi, j'apporterai la lettre à Peio ». La phase analytique est toutefois une procédure nécessaire en basque : si aucun argument n'est explicité, elle doit être marquée pour la forme par le préfixe *ba-* (lié à l'affirmation, cf ; *bai* « oui ») de *Badaramakiot*, préfixe qui disparaît dès lors qu'un des éléments de la phase analytique est explicité : *Nik daramakiot* « c'est moi qui le lui apporte ». Si ce préfixe *ba-* est maintenu malgré la présence d'éléments antérieurs, il joue un rôle de confirmation : *Nik badakit* « moi je le sais bien » vs *Badakit* « Je sais ».

- dans la phase analytique, les groupes nominaux peuvent être produits dans un ordre non canonique, correspondant à des effets de mise en relief (*galdegaia*). Le verbe lui-même peut être mis en relief par une construction impliquant un auxiliaire *egin* « faire », comme *lausengatu egiten* 'flatté faisant' dans l'exemple suivant. Dans certains cas, des groupes nominaux peuvent être déportés après le verbe (complément d'agent de la voix passive ; nominaux en fonction de rappel), comme l'ergatif *Dumbledorek* dans l'exemple suivant, en position de rappel :

<i>Lausengatu</i>	<i>egiten</i>	<i>nauzu</i>	–	<i>egiten</i>	<i>zion</i>	<i>Dumbledorek</i>	<i>lasai.</i>
'flatter	faisant	vous-me	-	faisant	le-lui-il-PASSE	D.	calme
« Vous me flattez », lui dit-il calmement Dumbledore.							

- la relation phase analytique / phase synthétique dans sa version de principe produit un énoncé spéculaire où le nombre et type d'indices présents dans l'agglutination verbale correspond au nombre et type d'arguments nominaux explicites en phase analytique, comme dans l'exemple initial *Dumbledorek burua makurtu zuen* « Dumbledore baissa la tête ». Dans la pratique, il arrive souvent qu'il n'y ait pas correspondance : (i) parce que certains arguments nominaux peuvent demeurer implicites, comme dans le dernier exemple *supra*, où l'auxiliaire *zion* 'le-lui-il-PASSE' incorpore l'indice *-o-* d'une troisième personne dative à qui il s'adresse et qui n'est pas mentionnée dans l'énoncé basque (ma traduction française l'explicité mais elle ne figure pas dans la traduction commerciale) ; (ii) parce que certaines voix verbales (passif et deux antipassifs) comportent des phénomènes analogues à l'intransitivité des langues romanes, qui en basque se traduit par la non-prise en compte d'arguments nominaux dans l'agglutination verbale : *Sagua jana da katuak* « La souris a été mangée par le chat » ; (iii) parce que certains verbes marginaux, impersonnels, incluent dans leur agglutination des actants vides, qui ne peuvent pas être reliés à des arguments nominaux explicites : *ilundu du* 'ça s'assombrit' « le soir tombe » ; (iv) parce qu'il existe une conjugaison allocutive, qui ajoute dans l'agglutination une marque de l'allocutaire, laquelle ne peut pas non plus être reliée à un pronom explicitable : *Ez zienat sinesten* 'pas le-leur-je-à toi-PASSE croyant' « (je te dis à toi, femme, que) je ne les crois pas » (dans une phrase négative, la négation *ez* est initiale, immédiatement suivie du verbe ou de l'auxiliaire conjugué). Le principe simple de la relation phase analytique / phase synthétique sous-tend la production de la phrase, mais sa réalisation varie fortement en fonction de multiples autres paramètres avec

lesquels il interagit, eux-mêmes généralement simples, mais livrant un réseau élaboré dans leur articulation, ce qui est caractéristique des systèmes complexes.

- le dispositif est récuratif : pour former une subordonnée, il suffit de composer une proposition en suivant la démarche analyse / synthèse (avec des conditions de variabilité spécifiques pour la subordination), et de la clôturer en ajoutant au verbe final une ou des marqueurs grammaticaux qui se trouvent être, à de rares exceptions près, les mêmes que ceux servant à former le nexus des groupes nominaux. On se retrouve avec un couple lexis + nexus où la lexis est une proposition entière : [*ezagutzen duzu*] *n irakaslea etorri da* '[connaissant le-tu]de professeur-le venu est' « le professeur que tu connais est venu ». Dans cette structure, la proposition *ezagutzen duzu* « tu le connais » est globalement portée au génitif par le *-n* ajouté à *duzu*, ce qui en fait une proposition adjectivée analogue à une relative, portant sur le « postcédant » qui la suit immédiatement, *irakaslea* « le professeur ». On peut ainsi transformer une indépendante en relative en ajoutant *-n*, en conjonctive en ajoutant *-la*, en interrogative avec *-n* encore, en temporelle en ajoutant un génitif et un inessif déterminé : *etorriko naiz* « je viendrai » → *etorriko naizenean* « quand je viendrai » ; *Aurkeztuko dizut* « je me présente (à) vous » → *Ez dut neure burua aurkeztu dizudanik* « je ne crois pas m'être présenté » (exemple de *Harry Potter*), où *dizudanik* est l'auxiliaire *dizut* 'le-vous-je' augmenté du génitif *-n* et du partitif *-ik* pour former un verbe conjonctif négatif à la suite de la principale négative *Ez dut sinesten* « je ne crois pas » ; une glose en anglais donnerait 'I do not think any that I have introduced myself'. Comme cet ajout fait de la proposition indépendante une subordonnée dans une lexis, le nexus qui en spécifie le rôle peut contenir de très diverses surcompositions à niveaux multiples pour former les relations complexes de temporalité, concomitance, manière, instrumentalité, finalité : *Biek elkarrekin bidea egiten dutelarik* « comme ils cheminaient ensemble » (*-la* conjonctif + *-rik* partitif, cf. *Ez dut dirurik* « je n'ai pas d'argent ») ; *Askatua zen* « il était riche » + *-la* (conjonctif) → *Askatua zela sinesten dut* 'riche était-que croyant le-je' « Je crois qu'il était riche » ; + génitif *-ko*, déterminatif *-a* et inessif *-n* → *askatua zelakoan* 'dans le de il était riche' « en pensant qu'il était riche » (instrumental : je l'ai contacté en pensant qu'il était riche). Ces surcompositions permettent de suivre des chemins élaborés du type '(être) dans l'(idée) de (que)' + subordonnée (en ordre inverse) :

Zer garelakoan zaude ?
 Quoi sommes-que-de-le-dans êtes
 'vous êtes dans l'(idée) que nous sommes quoi ?'
 « Pour qui nous prenez-vous ? »

Le basque présente ainsi des parcours grammaticaux extrêmement compacts, qui permettent de formuler en des termes déroutants pour le non initié, mais transparents pour le praticien entraîné, des idées élaborées que le français ou l'anglais ne pourraient en aucun cas formuler sans lexique et sans métaphores. Ces compositions denses sont en usage dans la langue quotidienne, y compris dans la langue parlée chez les jeunes, comme l'attestent les formulations trouvées sur les forums. Malgré leur densité et leur complexité sous les différents aspects techniques que l'on a évoqués, elles sont abondamment et spontanément pratiquées à la fois parce qu'elles font l'objet d'un entraînement régulier sur la base de multiples exemplaires analogues qui se font écho mutuellement, et parce que les processus de structuration font état d'une logistique générale cohérente qui dénote « l'esprit » du système, dont on peut se plaindre à croire qu'il aurait pu être inventé par un informaticien ou par Borges.

Conclusion

Penser ces faits de langues divers comme des modèles d'actions régulés, observables, imitables et interprétables permet d'en déceler la cohérence, la maniabilité, et de définir en quoi ils s'articulent comme un système simplexe : un appareil processuel complexe réductible à des principes unitaires suffisamment tranchés pour être reconnaissables, praticables et enrichissables par la pratique. Au terme de l'étude, le lecteur est censé non pas savoir parler basque, mais avoir entrevu comment on fait progresser le sens dans les phrases de ces langues, exactement comme on s'initie aux échecs non pas en apprenant à déplacer chaque pièce, mais en apprenant à réaliser des fins de parties avec peu de pièces pour apprivoiser l'esprit du jeu. Les « pelotes » basques, si complexes semblent-elles en tant qu'objets, masquent des processus simples. En cas de monoglossie, la complexité apparente est toujours résolue par la simplicité du système, puisque l'état observé n'est autre qu'une synthèse de l'ensemble des pratiques réussies pratiquées par la communauté qui s'en trouve satisfaite, toute pratique frustrante étant éliminée (comme la morphologie encombrante du passé simple français, par contraste avec la morphologie élégante du passé simple gallo parlé, toujours très utilisé). En cas de diglossie, dans le cadre de l'apprentissage d'une langue seconde notamment, la perception de la complexité objective d'un système étranger encore non vécu comme discipline dynamique dépend de la capacité de l'apprenant à former ou non un savoir-faire simplexe étranger à celui dont il doit s'affranchir, ce qui suppose l'acceptation de la cohérence des pratiques étrangères dans l'oubli des pratiques de la langue maternelle qui vient brouiller la lisibilité de la langue seconde. On en conclut que la complexité objective s'impose avant tout à l'expérience de l'observateur extérieur non pratiquant, même académique, alors que la simplicité est l'expérience vécue par les usagers centraux d'un système qu'ils ont ciselé par leur propre dextérité à l'usage, quelles que soient ses caprices apparents, jamais vécus tels de l'intérieur, ni même décelés. Comment un francophone peut-il comprendre et admettre l'impuissance d'un Japonais face au système de l'article ou à la polysémie de l'imparfait français, et comment un Japonais peut-il s'initier à l'aisance de manipulation de ce système dès lors qu'on est entraîné à vivre et faire vivre ses effets intentionnels ? Tel est l'enjeu de la simplicité en linguistique.

Bibliographie

- Berthoz, Alain, *La simplicité*, Paris, Odile Jacob, 2009.
- Berthoz, Alain, *La vicariance, le cerveau créateur de mondes*, Paris, Odile Jacob, 2013.
- Bottineau, Didier, « Prédication et interaction cognitive en basque », dans Jacques François, Irmtraud Behr (dir.), *Les constituants prédictifs et la diversité des langues, Mémoires de la Société de Linguistique, XIV*, Louvain, Peeters, 2004, 97-132.
- Bottineau, Didier, « Language and enaction », dans John Stewart, Olivier Gapenne, Ezequiel Di Paolo (dir.), *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science*, MIT Press, 2010, p. 267-306.
- Bottineau, Didier, « Les linguistiques cognitives en France, problématiques actuelles », dans A. O. Tchubaryan, E. I. Pivovarov (dir.), *Les sciences cognitives : questions et perspectives, Actes du 1^{er} séminaire franco-russe en sciences cognitives, Moscou, 21-22 septembre 2010*, Académie des Sciences de Russie & Université d'Etat pour les Sciences Humaines de Moscou, 2010, p. 177-222.
- Bottineau, Didier, « Les temps du verbe breton : Temps, aspect, modalité, interlocution, cognition – des faits empiriques aux orientations théoriques », dans Catherine Douay (éd.), *Système et chronologie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p.129-157.
- Bottineau, Didier, « Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans

- les linguistiques cognitives », dans Jean-Baptiste Guignard (dir), *Linguistique cognitive : une exploration critique*, *Intellectica* 56, 2011/2, p. 187-220.
- Bottineau, Didier, « Pour une approche enactive de la parole dans les langues », *Langages*, 192, 4/2013 (décembre), *Le vécu corporel dans la pratique d'une langue*, G. Louÿs & D. Leeman (dir.), 11-27.
- Bottineau, Didier, « Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe) », *Le français moderne*, 2014, 82/2, Luca Nobile (éd.), *Formes de l'iconicité en langue française. Vers une linguistique analogique (Tome 2)*, 243-270.
- Bottineau, Didier et Daniel Roulland, « Le problème de la réflexivité en basque », dans André Rousseau, Didier Bottineau, Daniel Roulland (dir), *L'énoncé réfléchi*, Presses Universitaires de Rennes, 2007, 205-228.
- Bottineau, Didier et Daniel Roulland, « Les constructions impersonnelles en basque », dans Françoise Daviet-Taylor et Didier Bottineau (dir.), *L'impersonnel*, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 243-263.
- Bottineau, Didier et Daniel Roulland, « La grammaticalisation de l'adresse en basque : tutoiement et allocutivité », dans Louis Begioni et Claude Muller (dir.), *Problèmes de sémantique et de syntaxe, Hommage à André Rousseau*, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle Lille 3, collection UL3 travaux et recherches, 2007, p. 351-372.
- Col, Gilles, Jeanne Aptekman, Stéphanie Girault et Bernard Victorri, « Compositionnalité gestaltiste et construction du sens par instructions dynamiques », *Cognitextes* 5, Numéro spécial AFLiCo 3 *Grammaires en Construction(s)*, consulté le 01/04/2011 : <http://cognitextes.revues.org/372>
- Dahl, Östen, *The growth and maintenance of linguistic complexity*, Benjamins, 2004.
- Denez, Pêr, (1986), « Contraintes formelles de la structuration de la phrase bretonne », dans Philippe Carrer et alii (1986), *Permanence de la langue bretonne, de la linguistique à la psychanalyse*, Institut Culturel de Bretagne / Skol Uhel ar Vro, Rennes, 1986, p. 19-44.
- Etxebarne, Michel, *Aditza : conjuguer le verbe basque (basque unifié)*, Bilbao, Elkar, 2002.
- Fraisopi, Fausto, *La complexité et les phénomènes, Nouvelles ouvertures entre science et philosophie*, Paris, Hermann, 2012.
- Hawkins, John A., « An efficiency theory of complexity and related phenomena », dans David Gil, Geoffrey Sampson & Peter Trudgill (eds.), *Complexity as an Evolving Variable*, Oxford University Press, 2001, 252-268.
- Hualde, Josê Ignacio et Jon Ortiz de Urbina (eds.), *A Grammar of Basque*, Mouton de Gruyter, 2003.
- Kusters Wouter (2008), « Complexity in linguistic theory, language learning and language change », dans Matti Miestamo, Kaius Sinnemäki, Fred Karlsson (dir), *Language complexity: typology, contact, change*, Benjamins, 2008, 3-22.
- Maturana, Humberto, « Biology of language: The epistemology of reality », G. Miller and E. Lenneberg (eds.), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*, New York: Academic Press, 1978, p. 27-64.
- Maturana Humberto et Francisco Varela, *Autopoiesis and cognition: the realization of the living*, Reidel, Dordrecht, 1980.
- Miestamo, Matti, « Grammatical complexity in cross-linguistic perspective », dans Matti Miestamo, Kaius Sinnemäki, Fred Karlsson (dir), *Language complexity: typology, contact, change*, Benjamins, 2008, p. 23-41.
- Mitchell, Melanie, *Complexity, a guided tour*, Oxford, 2009.

- Nichols, Johanna, “Linguistic complexity: a comprehensive definition and survey”, dans David Gil, Geoffrey Sampson & Peter Trudgill (eds.), *Language Complexity as an Evolving Variable*. Oxford University Press, 2009, p. 109–124.
- Rowling, Joanne K., *Harry Potter eta Sorgin Harria*, traduction basque de *Harry Potter and the Philosopher’s Stone*, Iñaki Mendiguren, Bilbao, Elkarlanean – Salamandra, 2002.
- Varela, Francisco, Evan Thompson et Eleanor Rosch, *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*, MIT Press, Cambridge, 1993.